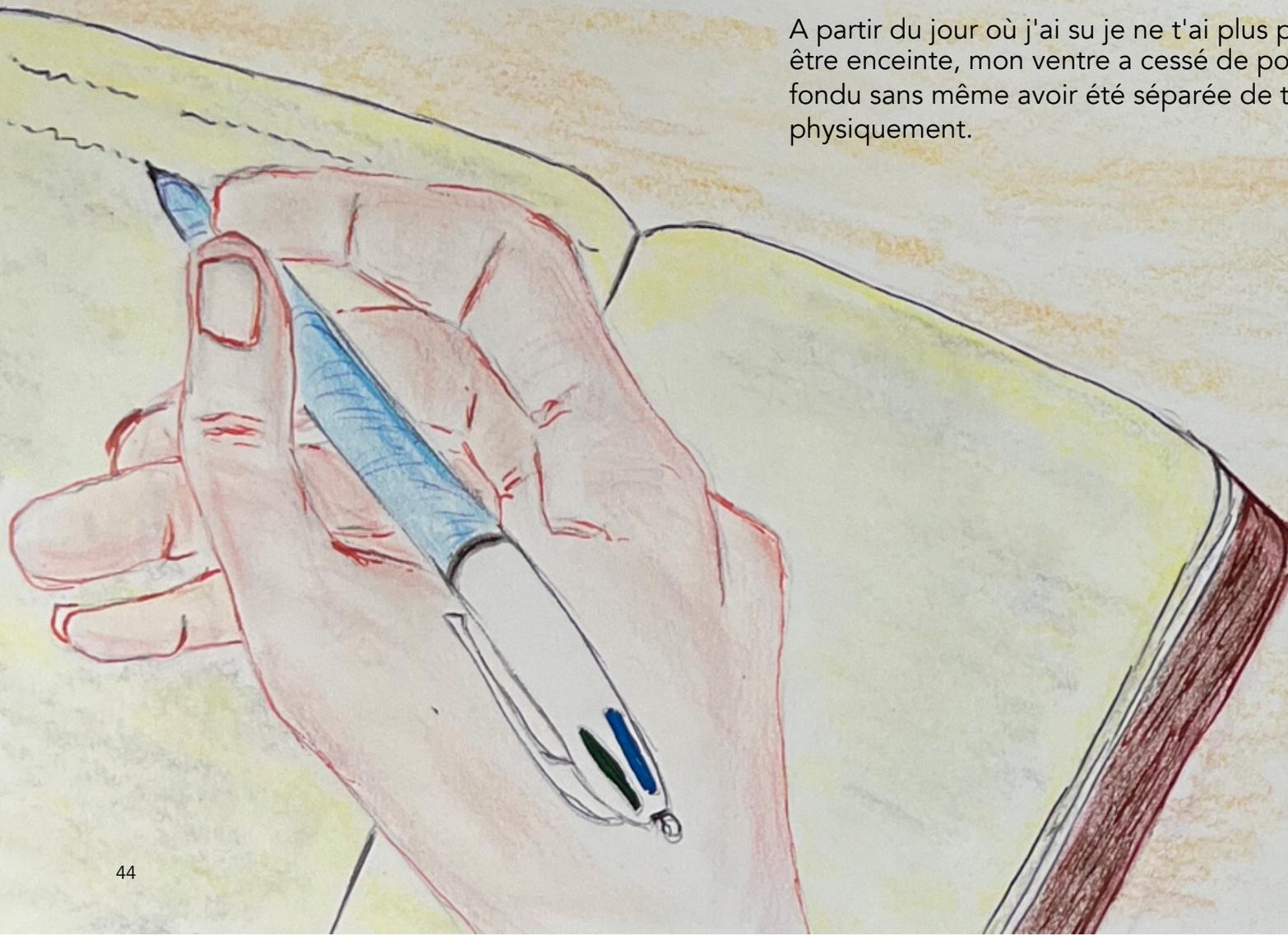
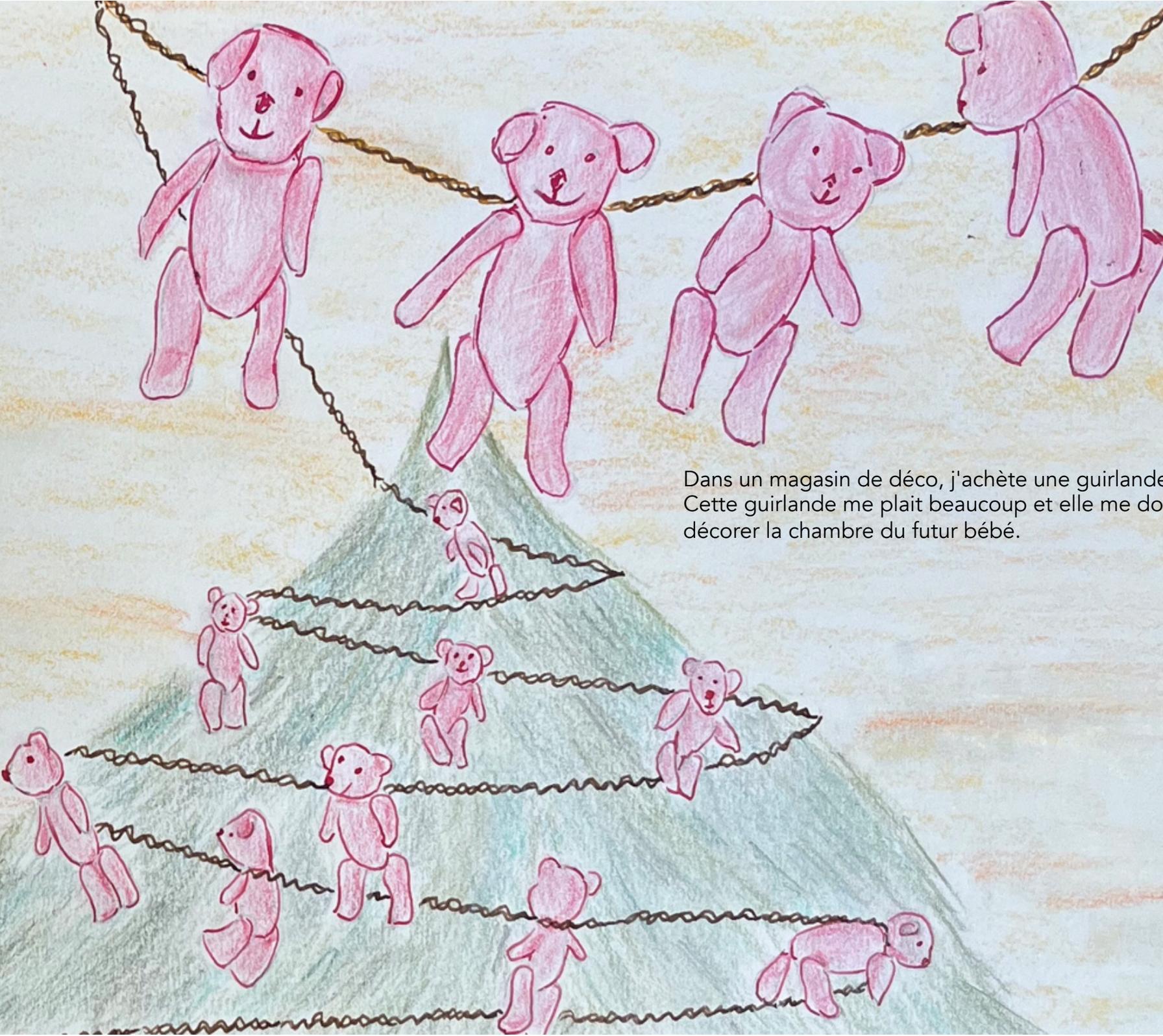


Cécile et le troisième bébé

A partir du jour où j'ai su je ne t'ai plus parlé, j'ai nié être enceinte, mon ventre a cessé de poindre, j'ai fondu sans même avoir été séparée de toi physiquement.





Dans un magasin de déco, j'achète une guirlande de petits nounours. Cette guirlande me plaît beaucoup et elle me donne des idées pour décorer la chambre du futur bébé.

C'était en 2004. Nous avons deux garçons, de cinq et trois ans. Nous voulions trois enfants et avons décidé de mettre en route le troisième suite à une déconvenue professionnelle. Je suis vite tombée enceinte, j'étais contente mais peu impliquée dans cette grossesse qui démarrait, c'était comme une sorte de "routine", mes deux premières s'étant bien déroulées, j'avais l'impression que ce serait une formalité. Les trois premiers mois, tout s'est déroulé sans problèmes, peu de désagréments de début de grossesse, première échographie à dix semaines sans souci. En septembre, nous partons en vacances avec ma grand-mère. Je suis à quatre mois de grossesse environ. Je commence à sentir le bébé bouger, ce qui me fait plaisir, cela rend la grossesse plus réelle, le petit être que je porte en moi se manifeste et me rappelle que je suis enceinte. Je pense plus à lui et commence à me projeter sur cette nouvelle maternité. Ainsi, dans un magasin de déco proche de l'appartement de ma grand-mère, j'achète une guirlande de petits nounours rouge. Cette guirlande me plaît beaucoup et elle me donne des idées pour décorer la chambre du futur bébé.

Les vacances se passent bien, nous sommes sur la côte basque dans un cadre magnifique. Je guette les mouvements du bébé, j'aime beaucoup sentir ces petits gargouillis dans mon ventre, et je remarque qu'ils restent ténus, discrets, alors que pour mes deux premiers enfants, ils s'étaient vite intensifiés après les premières sensations. Je finis par en parler à Damien, je commence à être franchement inquiète. Nous décidons de nous rendre aux urgences obstétricales les plus proches. Nous sommes reçus assez rapidement par un interne, qui décide de faire une échographie. Il fixe l'écran et au bout d'un moment me demande si j'ai perdu du liquide. Non, je n'ai perdu aucun liquide. A cette question nous comprenons qu'il y a un problème. Je me sens prête à affronter une mauvaise nouvelle. L'interne passe le relais au médecin échographe. Nous quittons les urgences pour le service d'échographie. On nous fait passer devant toutes les femmes présentes dans la salle d'attente. Je me sens gênée de ce passe-droit, d'autant que ma grossesse est à peine perceptible. Déjà je minimise.

Le médecin promène la sonde sur mon ventre, cherche...il constate lui aussi qu'il n'y a presque pas de liquide. Il scrute le système urinaire du bébé...il se passe des minutes assez longues, le cabinet est très silencieux. Il y a aussi une assistante. On entend à peine notre souffle à tous les quatre. J'ai le visage tourné vers l'écran, là il y a mon bébé comprimé dans une poche avec très très peu de liquide amniotique. Puis le médecin jette un coup d'œil à son assistante, il a compris, il s'apprête à laisser tomber l'annonce. Je le sais et je suis prête. Je crois qu'avant même qu'il ne parle je savais que je n'aurais pas ce bébé. Damien aussi avait compris, il avait vu sur l'image ce que cherchait le médecin : le bébé n'avait pas de reins ni d'uretères. C'est une malformation qui s'est déjà manifestée dans ma famille, ma grand-mère n'a qu'un rein et l'un de mes oncles a eu un bébé garçon sans reins. Notre bébé est un garçon. Certains garçons n'ont pas de reins dans notre famille et certaines filles n'en ont qu'un seul.

Après, ce dont je me souviens, c'est que dans la voiture nous parlons avec Damien de ce qui nous tombe dessus et ma seule pensée, mes seules paroles sont : "nous avons déjà deux enfants, en pleine santé et qui nous comblent de bonheur." C'est cela qui compte et uniquement cela, je préfère mille fois qu'il arrive quelque chose à cet enfant plutôt qu'à nos fils. En quelque sorte je me dis que si je dois payer un tribut, autant que cela tombe sur celui-là. Comme la plupart des mères, ce qui me terrifie le plus est qu'il arrive malheur à mes enfants. Bref, nous relativisons, surtout moi d'ailleurs, et très vite je déclare aussi que je veux le faire sortir de mon ventre très rapidement, pour tourner la page, oublier, faire comme si cela n'avait pas existé. Damien suggère que nous pouvons prendre un peu de temps.

Mais non, je suis sûre de moi : je veux que ça aille vite. Voici un extrait du journal écrit un an après ces événements : "A partir du jour où j'ai su, je ne t'ai plus parlé, j'ai nié être enceinte, mon ventre a cessé de poindre, j'ai fondu sans même avoir été séparée de toi physiquement. Le temps s'est accéléré les semaines suivantes. Damien et moi étions tendus vers le même but : délivrer mon corps de ce fœtus indigne, impropre à la vie. Les examens se sont enchaînés, chaque jour ou presque durant une semaine...comment qualifier cette journée pour laquelle était programmé l'événement ? Ni plus ni moins que l'évacuation d'un corps étranger."

La veille de l'interruption médicale de grossesse (IMG), je me rends seule à la messe, nous étions pratiquants intermittents à l'époque, et je pense très fort à ce bébé que je ne considère plus mien depuis l'Annonce. Je le remets entre les mains de Dieu...sans y croire vraiment mais ça me décharge. C'est la moindre des choses tout de même de passer le relais à "quelqu'un" de confiance. J'ai l'impression d'avoir fait mon devoir.

L'IMG a été très difficile. C'était le 16 octobre 2004. Malgré la péridurale installée dès le déclenchement je n'ai pas cessé d'avoir mal, j'ai fait revenir plusieurs fois l'anesthésiste qui à la fin m'a envoyée promener en me disant qu'il ne pouvait plus ajouter de produit. C'était long. Et, si j'ai pleuré ce jour-là, ce n'était pas par chagrin de perdre mon bébé, ce n'était pas sur ce petit être qui s'apprêtait à quitter mon corps, c'était sur moi que je pleurais, sur mon corps chahuté par la matérialisation de la séparation. J'ai pleuré parce que je ne pouvais pas quitter l'hôpital aussi vite que je le voulais, mais je n'ai pas pleuré mon bébé à ce moment-là. J'ai tout fait pour qu'il n'existe pas : j'ai refusé de le voir, j'ai donc accouché avec un champ en face des yeux. J'ai refusé de décaler l'IMG d'une ou deux semaines afin qu'il puisse figurer dans notre livret de famille (à l'époque il fallait atteindre 22 SA pour que l'enfant né sans vie soit inscrit à l'état civil).

Et voilà c'était fait, notre vie allait pouvoir reprendre son cours, et nous avons toujours éperdument envie de ce troisième bébé, peut-être encore plus, comme s'il fallait effacer celui-ci au plus vite.

Seulement....la vie a repris son cours....cahin caha. Déjà, je ne tombais pas enceinte, alors que cela avait été facile les trois premières fois. Puis...j'ai eu un grave problème de santé en janvier. Une pneumonie qui m'a valu une semaine en réanimation. Mon poumon droit était rempli de liquide jusqu'à un tiers, je manquais d'oxygène et je le niais, ce n'est qu'à la radio pratiquée aux urgences qu'ils ont compris. Je ne parvenais pas à expliquer pourquoi j'avais perdu connaissance cette nuit où Damien a appelé les pompiers. Je niais ce qu'il se passait dans mon corps. Pourtant je ne respirais presque plus.

Bref je faisais semblant que ça allait mais c'était un gros mensonge. Ensuite j'ai démarré le yoga. J'ai commencé à m'ouvrir à mon corps. A ressentir le souffle. A expérimenter le son, ma prof était aussi chanteuse et nous proposait des séances durant lesquelles nous expérimentions le son. Je me reconstruisais tout en m'accrochant toujours à l'idée que l'arrivée et le départ de ce bébé était un événement sans conséquences. Ensuite, enfin, en juin, un test de grossesse positif, ça y est, ça a marché! Et quelques jours après, déconvenue, saignements, fausse couche, à quatre semaines d'aménorrhée (SA)...banal, pas de quoi s'inquiéter puisque je suis tombée enceinte, c'est l'essentiel. L'été arrive, se passe, RAS.

Début septembre, nouveau test positif. Nouvel espoir. Nouvelle déconvenue. Deuxième fausse couche. Je m'inquiète : pourquoi mon corps jusque-là parfaitement adapté à la maternité ne retient-il plus les bébés? Je vois ma gynéco pour lui partager mes inquiétudes. Elle est rassurante. On reparle de ce qu'il s'est passé un an plus tôt. Elle a le compte rendu de l'hôpital. Caryotype normal. Ne pas s'inquiéter. Je me rends compte qu'il ne me reste RIEN de lui, même pas son dossier médical. Pourquoi ne nous remet-on pas nos dossiers médicaux. Nous en serions les meilleures gardiennes. Pourquoi doivent-ils rester tassés les uns contre les autres dans les placards des médecins. Je sais que dans le dossier il y a sa photo. J'y pense de plus en plus, voir cette photo, réparer ce que je n'ai pas réussi à faire le jour où il est né, sortir de l'aveuglement dans lequel je suis depuis un an. Il me serait au moins resté ça de lui. Je me sens tellement pleine de cette histoire et vide de toute trace matérielle. Oui c'est ainsi que je l'ai voulu. Mais aujourd'hui que me reste-t-il ? Le 19 septembre 2005, j'ai acheté un cahier pour démarrer un journal. Juste après la deuxième fausse couche. Reconstituer mes souvenirs et les consigner dans ce journal. Il me restera au moins ça. Cela fait un an que j'avais suspendu le processus du deuil. Il est temps de reprendre le fil de l'histoire.

J'ai pris rendez-vous avec la psychiatre de l'hôpital, rencontrée un an plus tôt, pour voir la photo du bébé. A présent je veux le voir. Même si ce n'est qu'en photo. C'est toujours ça. Il m'a fallu deux rendez-vous pour avoir accès au dossier, et encore juste cette fameuse photo. Et je ne l'ai pas gardée, elle ne me l'a même pas proposé et je n'ai pas songé à demander. Selon mon journal la rencontre a eu lieu le 18 octobre. Quasiment un an jour pour jour après l'IMG.

Voici ce que j'ai écrit dans mon journal : "Je t'ai vu, mon petit bébé inachevé. Je t'ai reconnu. Oui, je sais que tu es mon petit enfant, ton visage encore une esquisse et pourtant parfait, prêt à être aimé comme tout nourrisson, appelle la tendresse par sa petitesse et sa fragilité. Pardonne-moi de ne pas t'avoir aimé..."

Durant la formation de doula, l'une de mes sœurs doula a mentionné que les enfants habitant l'utérus laissent une trace énergétique de leur passage dans cette matrice merveilleuse. Et a ajouté que, si cette trace est perturbée, non sereine, elle pourrait constituer une entrave à l'installation d'un nouveau bébé. J'ai été frappée par ces paroles qui rejoignent l'intuition que j'avais de cette présence, ainsi évoquée dans mon journal, en novembre 2005 : "Tu n'a pas laissé un vide en moi, comme je l'ai pensé, mais tu m'as emplie de toute ta présence refoulée. A présent que j'ai accepté que tu prennes une place même fugace, évanescence, dans ma vie, ta présence s'est épanouie en moi, ruban enroulant sa courbe autour de mon âme, puis tu t'es retiré à pas feutrés, laissant tes empreintes légères se fondre peu à peu dans le sable de mon histoire."

Je me souviens aussi m'être rendue au cimetière du Père Lachaise, au Carré du souvenir, là où sont dispersées les cendres des petits corps nés avant d'exister, j'ai pensé à mon bébé, c'était un peu décevant cette banale étendue de pelouse verte.

J'ai arrêté d'écrire dans ce journal le 5 avril 2006, deux mois après un nouveau test de grossesse positif, deux mois d'angoisse à l'idée de perdre à nouveau ce bébé. Le 15 octobre 2006, deux ans moins un jour après la naissance de notre troisième enfant, naît notre fille, qui a aujourd'hui 17 ans.

Et, lorsque cette histoire s'est réinvitée dans mon présent, à la faveur des rencontres et partages de la formation de doula, j'ai repensé à tout cela. Lorsque mes sœurs doulas ont évoqué les rituels qu'elles avaient mis en place pour dire adieu et faire exister leurs enfants partis, et aussi au fil des témoignages reçus, j'ai fouillé, constatant avec tristesse et une sorte de culpabilité que nous n'avions pas de rituel aussi beau et émouvant que ceux des autres. Nous avons loupé le coche. Et...en y réfléchissant encore, j'ai réalisé que le journal tenu entre le 19 septembre 2005 et le 5 avril 2006 fut sans doute mon rituel à moi, en tous cas c'est lui qui a fait exister ce petit enfant. Et aussi, j'ai pensé à la guirlande de nounours achetée en septembre 2004, que j'ai ensuite rangée dans le carton des décorations de Noël, et qui orne notre sapin chaque année. J'ai pris conscience du fait qu'à chaque fois que je la sors du carton pour l'installer, je pense à ce bébé, mon bébé, fugacement je pense à lui. Sans le savoir ni le vouloir, un rituel s'est mis en place. J'ai satisfait sans même m'en rendre compte ce besoin inhérent à l'être humain d'accompagner d'actes symboliques les mystères de la vie que sont la naissance et la mort. Alors je voudrais dire merci à Célestine, Elise et Laura de m'avoir permis de reconnaître et de dire mes rituels dans le cadre de notre projet.

Cécile